

Chapitre Un

Comment pouvait-on vivre avec un tel chagrin ?

Depuis la mort de sa fille, Alice n'arrêtait pas de se répéter cette phrase en boucle à tout moment de la journée. Elle trouvait d'ailleurs que poser la question, c'était en partie y répondre car cela supposait en premier lieu qu'on accepta de rester.

Elle se trouvait tantôt lâche de continuer de vivre, tantôt courageuse de s'accrocher à cette vie si désespérante désormais. Mais, la plupart du temps elle se demandait ce qu'elle faisait là car sa pensée demeurait immuablement ailleurs. Comme ces âmes qui, soi-disant, se séparent du corps au moment de la mort pour le survoler avant de rejoindre l'au-delà (ah, comme elle aurait voulu croire à ces histoires!), sa pensée et son corps formaient désormais deux entités distinctes qui s'ignoraient superbement.

Devenue spectatrice dérisoire d'elle même, c'est tout juste si elle se reconnaissait quand elle croisait dans un miroir la vision fugace d'une femme encore jeune, mince, avec un air réservé, triste, presque hautain. Ce chignon serré, ces vêtements classiques, sobres et bien assortis résultaient de ces gestes mécaniques qui composaient son quotidien désormais.

Elle réalisait ainsi avec étonnement que ce matin elle avait dû se coiffer, se maquiller discrètement et s'habiller avec soin d'un tailleur bleu marine. Elle avait probablement aussi déjeuné, pris

le bus, franchi le hall de son entreprise d'architecture intérieure et grimpé les deux étages qui menaient à la salle de réunion puisque le reflet sur la baie vitrée lui indiquait qu'elle figurait parmi les proches collaborateurs qui participaient au projet d'aménagement du futur hall d'exposition de la ville de Saint-Flour. Un gros contrat qui déclenchait le meilleur et le pire de chacun pour tenter de se faire remarquer du grand boss.

Elle se voyait maintenant commenter la présentation d'un projet de maquette au vidéo projecteur, d'un air assuré mais ne percevait ni les mots sortir de ses lèvres, ni les gestes accompagnant sa démonstration.

« Comme c'était bizarre ! Comment pouvait-on s'extraire ainsi du quotidien ? Les autres s'en rendaient-ils compte ? »

Elle s'efforça de plonger dans leur regard pour y décrypter leurs sentiments mais n'y vit que compassion, commisération et indulgence. Elle espérait simplement ne pas dire trop d'inepties mais se sentait bien incapable de se concentrer suffisamment pour maîtriser son propos.

Elle croisa le regard plein de pitié de son amie Lucie et sentit immédiatement ses yeux s'embuer. Attention danger, elle connaissait les symptômes et allait se mettre à pleurer comme une fontaine italienne, aussi plongeait-elle fébrilement dans son sac pour en sortir une paire de lunettes foncées qu'elle accrocha d'urgence sur le bout de son nez.

À tout moment de la journée, un souvenir un peu fort ou un simple geste de gentillesse pouvaient ainsi sans prévenir la clouer au sol, cassant la mécanique bien huilée du faire semblant. Les larmes lui venaient aux yeux inexorablement, et comme la marée montante il fallait attendre son reflux, combattre ne servait à rien, l'expérience lui avait appris qu'on ne pouvait pas contenir ce flot de souffrance, qui la laissait à chaque fois exsangue et abrutie de douleur.

Comment pouvait-on vivre avec un tel chagrin ?

Presque un an déjà que tout avait basculé, les manchettes des journaux tourbillonnaient toujours dans sa tête « deux lycéennes fauchées par un chauffard », la nouvelle avait fait la Une de La Montagne plusieurs jours durant et ce d'autant plus que le conducteur en fuite n'avait jamais été retrouvé. Kathleen, sa Kathleen, et la petite Lydia, dix-sept ans chacune, inséparables dans l'amitié comme dans la mort, renversées et écrasées par une voiture folle alors qu'elles attendaient leur car habituel, un soir de février à la sortie du lycée après le club-théâtre, ce qui expliquait l'heure tardive.

Les rares spectateurs du drame n'avaient pu décrire qu'un bolide incontrôlable, fonçant à vive allure sur la chaussée humide, chevauchant le trottoir, broyant une première fois les deux petites et pire, semblant brusquement pris de panique ou de remords, reculant, passant à nouveau sur ses victimes pour reprendre sa course folle et disparaître dans un bruit assourdissant.

Un ivrogne sûrement, un drogué peut-être, un froussard en tout cas qui ne s'était pas présenté à la gendarmerie et qui était passé à travers toutes les enquêtes de police. Alice secoua la tête, essayant vainement de se concentrer sur les propos de ses collègues. Son esprit, très vite, s'évada de nouveau et elle pensa subrepticement à Denis, son mari, qui depuis le drame multipliait les contrats et les heures de travail pour tenter d'oublier. Eux, si complices autrefois, se croisaient maintenant comme des passagers perdus dans une gare déserte, on aurait dit que le fantôme de Kathleen, omniprésent, les empêchait à présent d'échanger. Denis ne pleurait pas, il ne pleurait jamais, même le jour de l'enterrement elle l'avait vu les yeux secs, dominant de sa prestance avec calme toute

la cérémonie. Sans qu'il n'y fasse jamais allusion, elle se persuadait que ses propres crises de larmes l'énervaient et le mettaient mal à l'aise. Pourtant, en général, il se contentait de la regarder sans mot dire d'un air triste et las.

Quant à elle, elle ne voulait surtout pas oublier. Pourtant, elle avait repris rapidement son travail, trop rapidement peut-être, mais il lui semblait alors que c'était le seul moyen pour assourdir sa peine et ne pas sombrer dans l'hystérie. D'abord abruti de cachets, elle avait finalement vite renoncé aux somnifères car d'une certaine manière ils l'empêchaient d'accompagner Kathleen. Pour ne pas oublier et vivre avec sa peine, l'insomnie, tout compte fait, était bien préférable à l'errance du zombie. Elle se contentait des anxiolytiques qu'elle prenait à chaque fois qu'une montée d'angoisse et de chagrin la submergeait, mais cette consommation là, il était désormais évident qu'elle ne pouvait plus s'en passer.

Et puis il y avait ses fils : Paul dix ans et Léo vingt-et-un ans qui suivait des cours de journalisme à Paris. « Il faut faire des efforts pour le petit Paul, heureusement tu peux te reposer sur Léo, pense à tes enfants, secoue-toi pour tes fils ! ». Combien de phrases de ce genre avait-elle dû subir par des gens bien intentionnés ? Elle avait trois enfants mais elle n'en aurait eu qu'un, ou elle en aurait eu dix, que sa douleur eut été la même. Ceux qui restaient pouvaient l'aimer, l'aider peut-être, mais elle savait bien, elle, qu'ils ne remplaceraient jamais l'absente. L'amputation était bien là, irrémédiable et aucune greffe ne sera jamais possible.

On était mercredi et justement, elle avait promis à Paul d'assister à son entraînement de foot, un coup d'œil à sa montre lui permit de voir qu'elle disposait tout juste d'assez de temps pour répondre à sa promesse. Sans trop savoir comment, elle

se retrouva assise dans le car – elle n’avait pas conduit depuis l’accident – coincée tant bien que mal entre la vitre et le sac à dos de son voisin. Encore une fois, aucun souvenir d’avoir pris l’ascenseur, d’avoir rangé son bureau ou dit au revoir à ses collègues... Un automate, elle était devenue un véritable automate, indifférente à tout.

Deux minutes après, elle se surprit à penser qu’elle n’était malgré tout pas si indifférente au monde extérieur car son regard venait d’accrocher celui d’une femme mal fagotée, de forte corpulence qui, assise sur la travée en face d’elle, la regardait avec insistance. « J’ai déjà vu cette femme mais où ? » pensa Alice, essayant vainement de se remémorer dans quelles circonstances elle avait vu ce visage. « Je l’ai même aperçu plusieurs fois et surtout ces derniers temps », ajouta-t-elle in petto, tachant d’énumérer la liste des autres rencontres. À la sortie de l’école peut-être, au traditionnel marché du samedi, sur le parvis de la cathédrale... ?

Elle sortait si peu ces derniers temps, et pourtant ce regard insistant, froid, presque malveillant, elle le connaissait sans pouvoir mettre un nom dessus. Ah si, elle y était, elle en était sûre maintenant, elles s’étaient bien croisées, plusieurs fois même, à la nuit tombante, quand elle accompagnait Roxy pour son traditionnel tour du pâté de maison. Roxy c’était le petit bichon de Kathleen qui malgré son nom tenait d’ailleurs bien plus de la pâte à modeler que de la grande star du Pop.

Oui, c’était bien là qu’elle avait vu cette femme, vu sans vraiment la voir d’ailleurs, n’y prêtant pas de suite attention mais une fois, deux fois, trois fois, plus même peut-être, elle l’avait croisée sur l’esplanade alors qu’elle tenait bêtement la laisse du chien d’un air détaché, trouvant toujours un peu stupide cette surveillance attentive des besoins canins. Mais

il fallait bien que quelqu'un accomplisse cette tâche ingrate et remplace auprès du petit chien sa maîtresse disparue. C'était le moins qu'elle puisse faire, même si Paul n'aurait pas demandé mieux, cependant elle avait pris cette habitude qui lui permettait en outre de s'évader de l'univers pesant de la maison devenue trop silencieuse.

Elle s'était même vaguement demandée ce que pouvait bien faire cette personne dans la vieille ville. Car le quartier de la cathédrale avec ses rues piétonnes, ses commerces chics et ses hautes maisons renaissance était l'un des plus huppés de la ville, un quartier de cadres et d'intellectuels aux portails sécurisés, aux maisons élégantes et aux petits jardins en terrasse cossus et intimes. Pas d'immeubles décrépits, pas d'enseignes agressives, pas de SDF, pas de tags sur les murs, rien qu'un monde feutré, civilisé, impersonnel.

Cette femme visiblement n'habitait pas là mais elle y travaillait sûrement comme femme de ménage, gardienne ou assistante maternelle. Femme de ménage plutôt car elle lui semblait trop âgée pour faire du baby-sitting et surtout elle n'avait pas vraiment le look de l'emploi.

Pour conforter son idée, Alice jeta subrepticement un coup d'œil rapide sur la voyageuse et détailla la silhouette massive aux mains rouges, boursoufflées et déformées par un travail sûrement très pénible. Une femme de ménage aux horaires tardifs alors, qui quittait son travail à la nuit tombée pour rentrer chez elle, possible, pourquoi pas ? Pourtant l'explication était peu convaincante car, à chacune des rencontres, Alice s'en souvenait avec certitude, cette femme assise sur le banc près de la cathédrale ne marchait pas.

Elle restait posée comme une sentinelle à l'entrée de la grande place, un sac plastique informe à ses pieds.

« Et puis zut, que m'importe cette bonne femme ! » pensa Alice en haussant les épaules et en détournant son regard. Machinalement, elle regarda ses mains agrippées à son sac, les comparant instinctivement à celles de l'inconnue. Des mains pâles aux doigts fins et déliés qui trahissaient une longue pratique du piano avec des ongles taillés avec soin et bien manucurés. « Tiens, elle s'était donc fait les ongles aujourd'hui, surprenant ! » Encore une chose dont elle ne gardait aucun souvenir mais qu'importe ! Des mains nues, sauf à l'annulaire gauche où brillait son alliance sertie de petits diamants, une jolie bague bien qu'un peu lâche qu'elle tripotait souvent d'un geste machinal dans ses moments d'anxiété.

Étonnant comme les mains pouvaient révéler une personnalité, ses mains, à elle, étaient des mains de bureaucrate, d'intellectuelle, de personne aisée non assujettie aux travaux manuels durs et salissants, des mains racées qui dénotaient l'aisance et le bon goût.

« Quelle stupidité ! Ses mains ne révélaient rien au contraire car elles ignoraient le deuil de son cœur ». Décidément se gourmanda Alice je passe mon temps à ressasser des stupidités. Ressasser c'était un mot que Kathleen aimait bien, sa fille, toute petite déjà était une croqueuse de mots et les plus incongrus, les plus inusités l'enchantaient. Elle les employait à tout bout de champ, saoulant son auditoire jusqu'à ce qu'un nouveau plus original les remplace. Penser à Kathleen lui fit monter les larmes aux yeux, machinalement elle attrapa ses lunettes mais, alors qu'elle en chaussait son nez étroit, elle croisa le regard de la femme qui restait rivé au sien et elle reçut comme un coup d'épée car ce regard c'était quelque part le sien : douleur et vide.

« Cette femme connaissait donc son malheur ? » Non, c'était bien plus profond que cela, aussi incompréhensible que cela

paraisse, cette femme là, vivait sa propre souffrance. Ce regard c'était à la fois un appel au secours et un soutien sans faille. Étrange, cette impression de rencontrer son double, surtout quand le double en question vous ressemble si peu.

Alice détourna ostensiblement la tête, « je suis malade » se dit-elle, cachant son chagrin derrière ses lunettes, elle s'efforça de se reprendre, de se concentrer sur le trajet et sur l'embouteillage habituel au niveau du grand carrefour qui ralentissait le véhicule, mais le regard de l'autre, elle en était sûre ne la quittait pas, elle le sentait agrippé sur ses cheveux, incrusté sur son visage ravagé maintenant par les larmes, attaché sur sa nuque raide et jusqu'à ces mêmes mains moites qu'elle admirait si bêtement il y a peu.

Elle frissonna malgré son long manteau de daim, sûrement de peur, « c'était idiot que pouvait elle craindre de cette femme, elle qui venait dans sa vie de croiser la pire des épreuves. »

Elle ferma les yeux et s'enfonça dans ses souvenirs, ballotée par les trépidations du bus qui redémarrait bruyamment. Perdue dans ses idées noires, elle faillit rater l'arrêt du stade mais en se levant précipitamment de son siège elle ne put s'empêcher de jeter un regard furtif sur les voyageurs. L'étrange bonne femme avait disparu et ce fut presque à regret qu'Alice descendit du véhicule, se sentant bizarrement comme abandonnée et trahie. Elle rejeta ses épaules dans un geste familier sensé la reconforter pour se concentrer sur la rencontre avec son fils, car retrouver Paul c'était affronter le regard des autres mères de familles qui accompagnaient leur progéniture. Celles qui connaissaient son drame évitaient en général d'en parler ou en parlaient fort maladroitement.

Le malheur faisait peur et elle s'était vite rendue compte qu'elle représentait désormais pour toutes ces familles bien

pensantes ce qui ne devait jamais arriver ou ce qui n'arrivait qu'aux autres, si bien qu'après le temps nécessaire de la compréhension et de l'amitié, très vite venait le temps de l'oubli, il ne fallait pas parler de ces choses là, la tristesse n'était pas supportable à long terme, il fallait vite tourner la page du deuil et oublier.

Mêmes ses relations les plus intimes se détournaient de son chagrin, on parlait de tout, sauf du décès de sa fille et quand les larmes traîtresses noyaient son regard, les autres se détournaient, fuyaient gênés et peut-être même critiques. Faire comme si Kathleen n'avait jamais existé, comme si rien ne s'était passé, c'était ce que tous attendaient d'elle, ou alors il lui fallait garder sa peine et rester cloîtrée chez elle pour ne pas perturber la tranquillité aveugle des autres.

Elle se sentait incapable de tout cela et eut envie de rester terrée dans l'abri bus au lieu de franchir les vestiaires, de se mêler aux autres et de continuer à faire semblant.

Mais comment pouvait-on vivre avec un tel chagrin ?

Chapitre Deux

Joséfa Casarès monta à son habitude dans le car de son pas lourd et assuré, elle salua le conducteur d'un mouvement machinal du menton, montra rapidement sa carte de transport et se cala sur le premier siège venu. Sa carte était périmée depuis deux mois mais elle la présentait de telle façon, le gras de la main masquant tout ce qu'elle appelait intérieurement ce « bazar administratif », que le chauffeur n'y voyait rien. Les contrôleurs étaient rares sur cette ligne, elle les connaissait tous par ailleurs et descendait sitôt qu'elle en repérait un à l'arrêt. Cela compliquait bien un peu ses allées et venues mais elle gagnait ainsi le prix du billet et dans sa situation de précarité c'était loin d'être négligeable.

Son dos lui faisait mal et son genou gauche lui rappelait que le temps où elle dansait la valse sur un tabouret était bel et bien révolu. Cependant les quatre heures passées accroupie à récurer les parquets et à traîner la grosse cireuse dans les coins les plus improbables étaient sûrement davantage responsables de ses douleurs que son âge. Bien des jeunettes abandonnaient au bout de leur huit jours d'essai, préférant encore pointer au chômage plutôt que d'accepter ce travail de misère. « Technicien de surface » qu'ils disaient à Pôle Emploi, un mot bien sympathique et propre pour cacher un boulot dur, aux horaires impossibles et au salaire de smicard.

Mais il fallait bien vivre et Joséfa ne savait rien faire d'autre. Toute sa vie elle avait fait du ménage, surtout ce qu'elle appelait du gros, du lourd, du pénible : laver les sols, cirer les parquets, repasser des monceaux de linge en un temps record, vider les poubelles, nettoyer les toilettes, faire les vitres. Par contre, le petit : épousseter d'un mouvement léger les meubles, frotter les bibelots fragiles en chantant une rengaine ou astiquer amoureusement les cuivres, ce n'était jamais pour elle. Parce qu'elle était forte, efficace, rapide, étrangère sûrement, renfrognée et discrète aussi, on lui attribuait toujours les tâches les plus ingrates. Elle s'y était habituée, c'était ainsi et comme disait la conseillère de Pôle Emploi en cette période de crise il fallait s'estimer heureux déjà d'avoir du travail quand, comme elle, regard appuyé de la conseillère, « on n'avait pas de formation qualifiante ».

Elle aimait bien répéter ces mots la conseillère, « formation qualifiante », elle en avait plein la bouche, elle s'en gargarisait. Comme quoi il y avait donc des formations qui ne qualifiaient pas, et bien que Joséfa n'eut aucune idée de ce que celles-ci pouvaient être, elle se disait que dans ce cas autant ne pas avoir, comme elle, de formation du tout.

Pourtant, cela faisait déjà trois mois qu'elle n'avait pas revu la conseillère car, bon gré mal gré, on pouvait considérer qu'elle avait maintenant un emploi fixe, même si ses horaires n'avaient rien d'enchantés. Elle commençait le matin à six heures et restait jusqu'à neuf à la coopérative pour nettoyer les locaux avant l'arrivée du personnel, puis elle reprenait à l'hypermarché cette fois le soir de dix-huit à vingt-et-une heures. Entre temps elle travaillait une ou deux heures au noir, chez diverses « patronnes », car dans ces cas là le ménage restait toujours curieusement une histoire de femmes et elle

ne se connaissait aucun « patron », même si elle repassait leurs chemises et rencontrait ainsi, par hasard, des traces de leur existence.

Joséfa avait un regard noir, dur, profond, impénétrable, qui trahissait son sens aigu du bien et du mal. On la prenait souvent pour une femme simple, voire simplette, dévouée et courageuse. Cependant elle recelait une forte personnalité que les vicissitudes de la vie avaient forgée mais jamais pliée, si bien que sa volonté pouvait tourner parfois en une véritable obstination.

Elle se cala dans le siège, pas mécontente de reposer son grand corps fatigué, sa corpulence lui pesait mais de cela aussi elle était habituée. Les rondeurs, elle avait toujours vécue avec, mais la ménopause aidant, les rondeurs appétissantes s'étaient transformées en kilos disgracieux qui alourdissaient ses gestes au point de la rendre parfois maladroite, elle pourtant si leste. « Bougez, éliminez, retrouvez la vitalité qui est en vous ». Ah elles la faisaient bien rire ces publicités ! Peu de femmes pouvaient pourtant se vanter de bouger autant qu'elle avec le travail qu'elle accomplissait mais il faut croire que ces gestes là n'étaient pas les bons car elle avait beau s'escrimer derrière l'autolaveuse, elle ne perdait pas un seul kilo, son ventre restait toujours aussi flasque et seul son dos douloureux était le témoin implacable de ses efforts physiques. Une injustice de plus, elle se renfrogna à cette pensée, une injustice de plus oui, ce monde symbolisait dramatiquement l'injustice. Et, contrairement à ce que l'on pouvait dire ou penser l'injustice persistait même après la mort, sensée pourtant égaliser les êtres. Oui, jusqu'au bout et jusqu'à ce cercueil en pin premier prix et ce pauvre tertre en terre nue qu'aucune pierre tombale ne recouvrait parce que c'était trop onéreux, l'injustice révoltante des hommes continuait à régner.

De même, si elle avait été belle, mince, attirante avec un regard de braise et une voix sensuelle serait-elle devenue cette femme de ménage obscure qu'on ne remarquait pas, pire qu'on évitait de croiser du regard et qui se fondait dans la foule jusqu'à se confondre avec elle ? Peu lui importait cependant sa beauté envolée, peu lui importait son travail de misère, peu lui importait à vrai dire son existence, une seule pensée l'habitait, guidait ses pas et la forçait à poursuivre, retrouver le chauffard qui avait écrasé sa fille un soir de novembre et mis fin à sa joie de vivre.

Joséfa n'était pas une pleureuse, elle encaissait tout de l'intérieur, son corps refusait de l'aider à répandre son chagrin et quand elle pensait à sa Lili chérie et à sa fin absurde, et elle y pensait sans cesse, sa physionomie ne changeait pas, c'est tout juste si ses lèvres se serraient davantage et on pouvait voir ses yeux sombres fixer intensément un point dans le lointain.

Joséfa ne connaissait que trop le chagrin. Onze ans déjà que son mari parti d'un cancer l'avait laissée seule pour s'occuper de Lydia. La petite Lili et ses six printemps exigeants qui ne demandaient qu'à éclore.

Pour sa fille, alors, sans une larme, elle avait trouvé à l'époque l'énergie nécessaire pour se reconstruire une vie, quitter son appartement en ville pour louer une petite maison à Chamberton, dans un hameau perdu, maison délabrée qu'elle louait peu cher mais qui présentait l'avantage indéniable d'avoir un pradel vite transformé en potager pour améliorer l'ordinaire. Elle s'était achetée une mobylette pour faciliter ses déplacements et avait multiplié les heures de ménages pour partager avec la petite tous ses instants libres jusqu'à en occulter son existence propre.

Elle vivait pour Lydia, Lydia la rebelle qui réussissait si bien à l'école, adorait la nature, jouait dans une troupe de théâtre amateur, se battait pour les causes humanitaires, voulait devenir une grande journaliste et travailler dur pour que sa mère achète une maison digne de ce nom et cesse de se tuer à faire le ménage des autres. Lili avec ses boucles brunes et ses joues rebondies, Lili qu'un connard avait tuée, un connard qu'elle retrouverait pour lui faire subir le même sort.

Car cette douleur là était trop forte, la pire de toutes, au décès de son mari elle avait bien cru souffrir mais ce n'était rien comparé à ce terrible chagrin. En tuant Lili on avait éteint le moteur qui fait marcher la machine et ce moteur là était irremplaçable. Elle se foutait pas mal désormais de son existence et seul le désir implacable de vengeance la tenait en vie. Après, mais après seulement, elle pourrait enfin dire stop. Et justement, cela ne pouvait plus durer, presque un an et toujours pas le moindre indice, l'enquête piétinait lamentablement, elle soupçonnait même la police d'y avoir mis fin et d'avoir classé l'affaire sans oser lui dire. À chaque fois on lui répétait la même chose, « aucun élément nouveau » par contre on la faisait attendre de plus en plus longtemps avant de lui faire rencontrer l'agent chargé du dossier, elle voyait bien qu'elle gênait mais s'en fichait royalement. On la faisait poireauter exprès, elle en était sûre mais qu'importe, elle pouvait avoir toute la patience du monde s'il le fallait.

À en croire la gendarmerie le délit de fuite était devenu un sport national: par peur d'assumer les conséquences de leurs actes les chauffards préféraient s'esquiver. Selon les statistiques, soixante-huit pour cent d'entre eux étaient quand même retrouvés grâce aux appels à témoin. Malheureusement dans ce cas celui-ci n'avait rien donné. Les gendarmes étaient

nuls, trop débordés sûrement mais surtout ils n'avaient pas sa hargne et baissaient les bras. Elle avait cru pouvoir se reposer sur eux, sur leurs moyens d'investigation et surtout sur la crainte qu'inspire toujours l'ordre public, mais en vain, pas le plus petit indice à se mettre sous la dent.

Comme le disait, rêveur, le gendarme de service, si le drame s'était passé dans un hameau de la Planèze, avec toutes les petites vieilles accrochées à leur fenêtre, le type avait peu de chance de s'en sortir. Mais là, dans la ville historique, et surtout dans le quartier du lycée cerné d'immeubles, les gens étaient trop individualistes et bien trop occupés par leurs problèmes personnels pour vouloir témoigner. D'autant plus qu'ici on se méfiait davantage de la gendarmerie. Ce n'était pas sur cette population qu'il fallait compter et l'enquête n'avait apporté que des témoignages flous et contradictoires, tout aussi bien sur la marque de la voiture que sur sa couleur. Ah si ! elle était grosse et sombre, tout le monde semblait à peu près d'accord sur ce point mais avec cette seule information on était bien mal barré.

Quant au conducteur, impossible même de savoir si c'était un homme ou une femme, la nuit tombante et le temps brumeux n'ayant pas permis aux rares passants sous le choc de distinguer quoi que ce soit. Des témoins sans intérêt donc et qu'il fallait pourtant protéger puisqu'on ne voulait même pas lui communiquer leur identité.

Cependant, la semaine dernière, Joséfa s'était rebiffée, elle voyait bien depuis un certain temps qu'on essayait de lui faire comprendre que le classement sans suite au bout d'un an était inévitable et que l'enquête dans l'esprit de la gendarmerie était close depuis longtemps. Plus personne ne travaillait encore sur ce dossier, elle le savait mais faisait semblant de ne pas comprendre, ce qui agaçait prodigieusement l'enquêteur en face d'elle.

Il lui répondait par monosyllabes et griffonnait sur le dossier ouvert devant lui des arabesques compliquées tout en l'écoutant d'un air nonchalant.

Elle détesta d'emblée ce type imbu de ses fonctions qui était incapable de la regarder dans les yeux et qui se foutait pas mal de Lydia. Aussi quand on appela le brigadier au téléphone depuis la pièce voisine, elle ne prit pas le temps de la réflexion et fit pivoter derechef le dossier pour le feuilleter avidement. Celui-ci était bien vide, c'est vrai, mais à la case témoins trois noms étaient cependant répertoriés, elle s'empressa de les retenir mais ne put lire leurs déclarations car déjà l'autre revenait et il lui fallut toute son habileté pour retourner prestement le dossier tout en masquant son geste de sa forte carrure. Pour cela, elle s'était levée, prête à partir et tout en débitant les formalités d'usage elle répétait sans cesse dans sa tête les noms et adresses entrevus pour ne pas les oublier.

Des témoins ! Jamais on ne lui avait parlé de témoins fiables, elle se sentit galvanisée, enfin une piste se profilait, elle se promettait d'aller les interroger elle-même, les gendarmes ne savaient pas y faire et surtout ils n'avaient pas sa hargne !

Trois noms, il y avait trois noms, celui d'une gamine de la classe de Lydia, une ancienne copine qu'elle connaissait de vue et deux autres qui portaient le même patronyme, sûrement le mari et la femme d'ailleurs. Ah oui, elle se promettait de leur faire dire tout ce qu'ils savaient car elle était bien certaine qu'il existait quelque part un petit indice qui la mettrait sur la voie de l'assassin.

Elle était prête à les rencontrer sur le champ mais, après réflexion, elle remit cependant à plus tard ces interrogatoires car rencontrer l'autre famille primait maintenant dans sa tête.

Cette idée devenait obsessionnelle, elle voulait les voir au plus vite pour qu'ils unissent leurs volontés et fassent pression sur les forces de l'ordre. Oui, cette pensée la possédait toute entière, elle devait rencontrer les parents de Kathleen, savoir ce qu'ils pensaient de l'affaire et surtout connaître les informations qu'ils détenaient de leur côté. Des informations ils en détenaient forcément puisque pour répondre à son interrogation sur leur absence un gendarme lui signala un jour que tout passait par leur avocat. Dans son monde à elle, le mot avocat n'existait pas, il n'avait pas plus de sens que l'architecte ou l'agent de change, mais cela même fortifiait son idée de rencontrer ces gens car, à coup sûr, cet individu mystérieux détenait des renseignements essentiels.

Depuis plusieurs années, les petites avaient noué une solide amitié que leur passion du théâtre renforçait encore. Pourtant jamais ses rencontres avec Kathleen, qui avaient lieu le plus souvent à Chambornon où, avec Lili, elles se donnaient la réplique en riant, ne se doublèrent par une présentation à ses parents. Aussi bizarre que cela paraisse, jamais elle n'avait eu l'occasion de parler avec les Fromageot.

Elle les avait vu de loin aux réunions de parents d'élèves où ils n'hésitaient pas à poser des questions impérieuses aux professeurs tandis qu'elle même restait comme d'habitude silencieuse et effacée au fond de la salle. Comme elle les connaissait pourtant ces gens là malgré leur indifférence à son encontre. Car ils formaient le même clan que ses « patrons » de l'après midi, le clan des gens riches ou en tout cas qui ignoraient les problèmes d'argent et de fin de mois difficile, des gens sûrs d'eux, qui partaient en vacances, avaient fait de brillantes études et n'hésitaient pas à le montrer en professant des opinions bien arrêtées sur tout.

Elle s'étonnait que ces gens là avec leurs moyens et leur avocat n'aient pas résolu l'enquête depuis longtemps, elle se

persuadait qu'ils en savaient plus long qu'elle et refusait de rester à l'écart. Son plan était clair, elle aborderait la mère de Kathleen, plus accessible que son mari malgré sa froideur hautaine. Pour l'avoir croisée plusieurs fois elle savait que cette femme souffrait, hautaine ou pas c'était avant tout une mère, et cette mère là vivait la même douleur qu'elle. Elle ne pourrait pas lui refuser de lui livrer les informations qu'elle détenait.

C'est pourquoi Joséfa, jour après jour avait exploré le quartier de la cathédrale, avait suivi de loin les allées et venues des Fromageot jusqu'à connaître parfaitement leur emploi du temps pour favoriser une improbable rencontre. Elle s'était même résolue à délaissier sa fidèle mobylette pour les transports publics dans l'espoir d'y croiser la mère de Kathleen.

Deux fois déjà la froideur d'Alice qui passait à côté d'elle en l'ignorant complètement, l'avait découragée mais cela n'avait que trop duré, elle était bien décidée aujourd'hui à vaincre le snobisme de cette femme, à se faire entendre et à obtenir enfin les renseignements voulus. Car s'il y avait la plus petite chance de coïncider ce chauffard elle devait la saisir.

Rencontrer Alice dans le bus n'était donc pas un hasard mais pour la première fois elle avait réussi à capter quelques instants le regard de celle-ci, et cela lui sembla de bonne augure. La mère de Kathleen avec son visage fin et sévère paraissait complètement ailleurs, dans la lune comme on dit, en tout cas bien loin de ce car brinquebalant et de ses passagers.

Elle chaussait de stupides lunettes noires, totalement incongrues en ce jour grisâtre. Ordinairement, Joséfa n'aurait pas manqué de mépriser cette forme de snobisme, mais aujourd'hui pour avoir croisé un regard vide plein de tristesse elle se garda bien d'émettre le moindre jugement. Elle-même n'avait pas besoin de lunettes pour cacher sa douleur,

celle-ci était emprisonnée dans son cœur comme un rat dans une cage, elle rongait ses forces et la tenaillait sans cesse mais ne s'autorisait pas à sortir de son vieux corps fatigué. Pas une larme, pas un cri pour exprimer l'immensité de sa peine, nul devant ses yeux secs n'aurait pu deviner celle-ci.

Après réflexion, Joséfa décida de devancer Alice et de l'attendre devant la porte de sa maison. Elle ne devrait plus tarder. On était mercredi, jour de foot, c'est pour cela que Madame Fromageot rentrait plus tôt, pour récupérer son gamin au stade. Un gamin qu'elle connaissait car sa sœur l'avait amené deux ou trois fois à Chambernon. Il s'était gavé de framboises du jardin et l'avait aidée à ramasser des pommes de terre, un gentil gamin, bien élevé, rieur, qui taquinait les filles en leur piquant leur trousse ou leur chouchou pour les cheveux. Elle avait encore dans la tête les rires de Lili quand les filles pour se venger l'avaient enfermé dans le placard à balais. Cette cascade de rires, de cris et de joie, comme cela semblait loin maintenant.

Chapitre Trois

Alice tenait fermement la main de Paul, s'efforçant d'écouter son babillage et d'applaudir aux exploits footballistiques que le petit garçon un peu vantard avait tendance à magnifier. La disparition de Kathleen, l'absence de son grand frère qui ne revenait plus que le temps d'un week-end, et peut-être plus encore, l'ambiance délétère qui régnait désormais à la maison l'avait marqué et l'enfermait souvent dans une chape de silence et d'interrogations. Mais l'insouciance de l'enfance lui permettait aussi d'oublier et de sentir de temps en temps l'excitation et la joie de vivre l'emporter. C'était précisément le cas aujourd'hui après cette séance assidue de ballon rond et Alice se rendait bien compte que ces moments étaient désormais trop rares et trop précieux pour qu'elle les gâche par une remarque maladroite, un rappel du passé ou simplement une trop flagrante inattention. Aussi s'efforçait-elle bravement de donner sa façon de penser sur le coup franc non mérité sifflé par l'arbitre qui avait ainsi donné la victoire au camp adverse. Paul en était tout retourné et vibrait d'indignation et de revanches à prendre.

En s'engageant dans la rue Marchande elle eut un haut-le-cœur en apercevant la grosse femme du bus devant sa porte qui visiblement l'attendait de pied ferme. Pas de doute c'était bien la même silhouette imposante, le même regard inquisiteur et

la même attitude à la fois réservée et agressive. Alice eut l'envie folle et irraisonnée de faire demi-tour et de planter là l'inconnue, mais Paul tout à son bavardage n'avait rien remarqué et la tirait vers cette rencontre désormais inévitable.

Elle sentit son visage se figer et toisa d'un air hautain l'imposante silhouette qui lui barrait l'entrée de son immeuble particulier.

– Merci de nous laisser passer, s'entendit-elle dire froidement tandis qu'elle sortait la clé de son sac, tout en ne lâchant pas la main de Paul.

Elle pensait pouvoir entrouvrir rapidement la porte et s'engouffrer dans le hall sans que la femme puisse s'interposer mais c'était sans compter avec la vivacité de celle-ci qui lui agrippa la main en ordonnant d'une voix sourde.

– Je dois vous parler Madame Fromageot.

Alice se sentit à la fois agacée et terrorisée mais la colère l'emporta. De quel droit cette inconnue se prévalait-elle ? Le culot des gens était vraiment incroyable !

– Désolée, mais je n'ai pas de temps à vous consacrer, répondit froidement Alice tout en essayant de dégager sa main.

– Il va pourtant falloir que vous en trouviez ! Je dois absolument vous parler, assura l'autre d'un air décidé.

Mon dieu mais que me veut cette bonne femme ? s'affola Alice en cherchant comment se débarrasser de cette enquiquineuse. Alors qu'elle sentait la colère la gagner, elle vit Paul agripper la main de l'inconnue et engager une conversation avec elle. Il ne manquait plus que cela ! Il fallait agir vite car la situation lui échappait complètement.

– Bon, maintenant cela suffit ! commença-t-elle d'un ton péremptoire.

– Mais maman, la culpa Paul, c'est Madame Casarès, la maman de Lili.

La mère de Lydia ? Mais qu'est-ce que son petit garçon était en train d'inventer ? Des milliers de pensées la submergèrent d'un coup, la petite Lydia, la meilleure amie de Kathleen dont elle revoyait encore le corps déchiqueté dans les draps blancs de la morgue et cette grosse femme au regard dur, c'était donc sa mère. Elle chercha en vain une ressemblance entre Lydia si fine et les traits taillés à la serpe de l'inconnue qui ne disait plus rien mais de qui émanait une force incroyable, voire inquiétante.

– Vous êtes vraiment la maman de Lydia ? murmura Alice tout en se sentant stupide de poser cette question. Mais, pourquoi... ?

Elle ne termina pas sa phrase car trop de pourquoi tournaient dans sa tête. Pourquoi voulez vous me voir, pourquoi maintenant, un an après le drame, pourquoi parler... ? Elle pensait surtout que c'était très malvenu, qu'elle n'avait rien à lui dire, rien à partager et surtout pas sa peine.

Alice poussa la lourde porte en réprimant un soupir, la politesse lui imposait de faire rentrer la mère de Lydia mais elle n'avait nullement l'intention d'entamer des relations mondaines. Elle sentit la panique la gagner. Mais que diable me veut-elle ? Nous n'avons rien en commun, je ne la connais pas, cette façon de s'imposer est épouvantable, je n'ai sûrement pas envie de parler de Kathleen avec cette bonne femme et si elle veut ressasser des souvenirs je n'aurai jamais le courage de supporter une telle conversation...

Dans cette ancienne maison de maître, le hall d'entrée s'ordonnait autour d'un escalier majestueux qui s'envolait vers les deux étages supérieurs. Des bibelots anciens, des tableaux aux couleurs vives et un revêtement mural bleu pastel donnaient d'emblée une note chaleureuse et cossue. Mais sans paraître

impressionnée le moins du monde par ce décor bourgeois et sans même sembler le remarquer, Joséfa attendait impassible qu'Alice daigna ouvrir l'une des pièces pour l'inviter à s'asseoir. Ce qui énerva prodigieusement celle-ci. Cette bonne femme a un toupet incroyable ! Pas question que je lui offre quoi que ce soit ! Plus vite elle repartira et mieux ce sera, mais bon sang que me veut-elle ?

Elle poussa sans un mot la porte du petit salon et indiqua à son étrange visiteuse un fauteuil voltaire recouvert d'un plaid écossais. Le regard de Joséfa s'attacha immédiatement à une grande photo de Kathleen posée sur le piano à queue devant la petite fenêtre à ogives.

Alice s'énervait, elle sentit la panique la gagner, elle devait prendre d'urgence une de ses foutues pilules contre l'angoisse, sinon elle allait s'écrouler, là, devant cette femme intransigeante au regard acéré qui lui faisait peur.

Elle murmura une vague excuse pour gagner la cuisine, prendre une pilule dans son sac et l'avalier d'un coup sec, elle sentit la sueur l'envahir et la panique la submerger, elle devait absolument se calmer. Tout en respirant à fond pour retrouver un peu de sérénité elle entendit la voix de Paul en provenance du salon. Elle ne pouvait quand même pas laisser son fils tout seul avec cette inconnue, elle se fit violence pour regagner le salon, cette femme lui semblait dangereuse, malsaine même, il lui fallait l'affronter au plus vite et se débarrasser d'elle.

Elle s'installa face à Joséfa et la questionna sans détour.

– Que voulez vous ?

– Savoir qui c'est.

Cette femme est folle, se dit Alice qui sentait la sueur couler sous son chemisier et qui arrivait tout juste à maîtriser ses tremblements.

– Je ne comprends pas. Qui c'est ? Que voulez vous dire ?

Joséfa soupira et s'adressa à elle en détachant bien ses mots, un peu comme on s'adresse à une enfant attardée ou à une vieille personne.

– Je veux savoir qui c'est le chauffard. À la gendarmerie on ne veut rien me dire, mais vous, avec votre avocat, vous devez savoir et moi j'ai le droit de le savoir aussi. Il faut me donner ce nom.

– Je n'en sais pas plus que vous, murmura Alice, je ne sais rien de ce chauffard comme vous dites, il s'est enfui, personne ne l'a vu et maintenant on ne le retrouvera plus.

– Moi je le retrouverai dit Joséfa, même si vous ne voulez pas me dire ce que vous savez.

– Mais je ne sais rien ! s'écria Alice, rien de rien, et puis pourquoi voulez vous le retrouver, à quoi cela servira-t-il ? Elles sont mortes, mortes ! Et on ne peut rien y changer !

Sa phrase finit dans un long sanglot convulsif, Paul apeuré vint se nicher contre elle et elle releva la tête pour toiser Joséfa d'un œil noir plein de rancune, de chagrin et d'incompréhension.

– J'ai du mal à le croire, marmonna Joséfa d'un air dubitatif. À quoi ça vous sert alors d'avoir un avocat ?

Je me le demande bien aussi, pensa subrepticement Alice tout en se reprochant de rentrer ainsi dans le jeu de la mère de Lydia

– Et que ce salaud soit en liberté ça ne vous fait rien ? Vous n'avez donc pas envie de voir sa tête ? De savoir pourquoi il a fait ça ?

En avait elle envie ? Elle n'en savait rien, le chagrin seul pour l'instant l'avait submergée et Alice s'étonna de ne pas avoir ressenti autre chose, colère, vengeance, haine. Une partie d'elle-même était morte et l'autre ne s'était pas révoltée. C'était

ainsi. Elle regarda Joséfa qui se levait d'un air de reine outragée et lui lâchait ces mots définitifs.

– Vous n'êtes pas une mère si vous ne voulez pas savoir.

– Attendez!

Quelle sensation étrange... Alice sentit qu'une partie d'elle-même ne lui obéissait plus, et alors qu'elle aurait dû être contente de voir partir cette malotruie, elle ne ressentait plus maintenant qu'une seule envie, celle de la retenir pour comprendre pourquoi elle avait dit cela et pour savoir ce qu'elle ressentait car la force et la volonté qui émanaient de Joséfa la subjuguèrent malgré elle.

– Votre remarque est odieuse, reprit-elle, mais peu m'importe votre opinion, cependant croyez vous vraiment qu'il soit possible de retrouver ce chauffard? Les gendarmes ont fait une investigation sérieuse, ils n'ont aucune piste concrète et je ne vois pas ce qui pourrait aujourd'hui relancer l'enquête... Que pouvez-vous faire après tout ce temps? Elle eut bien envie d'ajouter «vous toute seule, sans argent, sans intelligence, sans moyen», mais s'abstint de le dire.

Joséfa s'immobilisa, la main sur la poignée de porte, elle regarda longuement Alice comme pour mieux la jauger et asséna d'une voix froide.

– Il y a trois témoins, vous le saviez?

– Sûrement pas! répondit Alice stupéfaite, Maître Viadel ne nous a jamais parlé de témoins, crut-elle bon de préciser, il y avait bien des passants mais qui étaient trop loin et n'ont rien pu raconter de probant, aucun détail significatif en tout cas.

– Eh bien, moi, je sais qu'il y a trois témoins et les gendarmes ne veulent pas que je les rencontre, je pensais que vous, vous les aviez vu...

– Non, je peux vous l'assurer et je n'ai jamais entendu parler de témoin valable dans cette affaire, comment le savez-vous?

– Peu importe, je le sais, pas besoin de savoir comment, glapit Joséfa d'une voix agacée, j'ai leur adresse, je me demandais juste si vous vouliez venir avec moi pour leur parler.

– Mais enfin, qu'espérez-vous? bredouilla Alice, s'ils n'ont rien dit aux gendarmes pourquoi nous révéleraient-ils aujourd'hui quelque chose?

– Je fais pas confiance aux gendarmes et puis je veux les entendre moi-même, mais si vous vous dégonflez ce n'est pas grave, moi j'irai, dit Joséfa d'une voix grave en empoignant de nouveau la porte

– Mais attendez donc! Alice lui pris le bras pour contraindre cette étrange femme à la regarder. Je ne suis pas une dégonflée, je vous interdis de dire cela, sa voix montait dans les aigus et elle se trouva pathétique, que pouvait bien lui importer au fond ce que pensait la mère de Lydia? Elle sentit qu'elle s'embarquait dans une histoire sans fin mais en même temps estimait de son devoir de le faire.

– Je veux les voir moi aussi, je veux savoir s'il y a un moyen de coincer ce type, même si je n'y crois pas, mais je vous accompagnerai, promit-t-elle.

– Bien! dit Joséfa qui n'attendait que cela, j'ai les noms et les adresses, elle brandit un bout de papier de sa poche, alors on commence par qui?

– Montrez-moi cela! demanda Alice en tendant la main. Joséfa s'arc-bouta sur son papier, la main serrée, prête à le protéger envers et contre tous.

– Écoutez! dit Alice, cela suffit, on est ensemble ou pas, si vous voulez qu'on contacte ces gens, il faudra bien me donner leur nom.

Une méfiance séculaire s'empara de Joséfa qui au dernier moment semblait reculer. Pourquoi au final partager ce début

d'indice avec cette femme hautaine qui devait la mépriser. Et si elle allait la dénoncer aux gendarmes ? Et si elle allait tout raconter à son avocat ? Et si celui-ci voulait agir à sa place ? Elle n'avait rien à gagner et tout à perdre puisque l'autre ne savait rien autant y aller toute seule et garder sa liberté de mouvements. Elle se reprocha d'en avoir trop dit et allait partir, fuir même ce salon compassé, quand son regard se posa à nouveau sur le portrait de Kathleen éclatante de beauté, d'intelligence et de jeunesse. Alors elle leva lentement les yeux vers Alice qui tendait toujours sa main avec un air étrangement déterminé et lui tendit avec gravité son précieux papier.

Chapitre Quatre

Du haut de son mètre soixante-quinze, Jennifer toisait sa classe avec un dédain calculé. Elle n'avait pas travaillé, elle n'avait rien appris, elle ne savait rien et elle s'en foutait. Elle regarda son prof dans les yeux et répondit « je ne sais pas » sans même entendre la question. C'était tellement habituel chez elle qu'il fallait la constance et la naïveté de la jeune prof de français pour continuer à l'interroger et tenter de l'intégrer dans le groupe. Mais c'était peine perdue, rien ne l'intéressait et surtout pas ces cours de littérature où elle s'ennuyait à mourir.

Elle n'entendit pas la réponse du professeur, seulement quelques gloussements de la part des autres élèves et se renfrogna encore plus dans sa carapace.

Grande donc, grandeur accentuée encore par sa maigreur, habillée tout en noir, maquillée en noir avec un fond de teint blanc cireux et une larme dessinée grossièrement sur sa joue, les cheveux courts dressés sur sa tête avec force gel et un gros anneau accroché à son oreille gauche, elle donnait dans le look punk sans en faire cependant trop, du genre collier étrangleur ou chaîne à vélo, car elle ne pouvait quand même pas prendre le risque de se faire virer de ce miteux lycée de province.

Depuis un an Jennifer avait mal tourné selon les commères de son village, elle ne parlait presque plus, avait changé d'apparence et s'abrutissait des heures durant à écouter de